

Roger S. Bagnall, *Early Christian Books in Egypt*, Princeton University Press, Princeton and Oxford 2009, 104 pages

Roger S. Bagnall, *Livres chrétiens antiques d'Égypte*, Librairie Droz, Genève 2009 (École Pratique des Hautes Études, Sciences Historiques et Philologiques. Hautes Études du monde gréco-romain, 44), 117 pages

Dans une même année ont paru la version originale et une traduction française d'un ouvrage composé de quatre essais – les textes de quatre conférences que Roger S. Bagnall avait prononcées à Paris, à l'École Pratique des Hautes Études, en mai 2006.

Dans ce compte-rendu, les références seront données sur la base de l'édition française, mais j'ajouterai chaque fois, entre parenthèses, les références à l'édition américaine.

Voici les titres des quatre essais:

I: « La datation des premiers livres chrétiens d'Égypte: considérations générales », p. 1–25 (« The dating of the earliest Christian books in Egypt. General considerations », p. 1–24);

II: « Deux études de cas », p. 27–49 (« Two case studies », p. 25–49);

III: « L'économie de la production des livres », p. 51–73 (« The economics of book production », p. 50–69);

IV: « La transformation du livre antique », p. 75–95 (« The spread of the codex », p. 70–90).

Suivent une bibliographie, p. 97–102 (p. 98–104) et, dans l'édition française, des planches contenant des photos de quinze papyrus et d'un *ostrakon*, p. 105–116; dans l'édition américaine, les photos sont placées à l'intérieur du texte.

L'édition américaine contient en plus un index des sujets (p. 105–109) et un index des textes papyrologiques discutés (p. 110).

Par « livres chrétiens antiques d'Égypte » (« early Christian books in Egypt »), l'auteur entend les fragments de livres chrétiens trouvés en Égypte et datables de

la période la plus ancienne de l'existence de communautés chrétiennes dans ce pays – période qui se termine par l'épiscopat de Démétrios, évêque d'Alexandrie dans les années 189–233. (C'est à partir de l'activité de cette personnalité éminente que se constitua cette forme institutionnelle de l'Église égyptienne qui devait continuer par la suite à exister jusqu'à la fin de l'antiquité et même jusqu'aux premières années de la domination arabe.) Bagnall a pris en considération tous ces fragments de livres chrétiens dont l'appartenance au II^e siècle ou au premier quart du III^e est reconnue par des spécialistes très qualifiés: A. Hunt, H.I. Bell, J.W.B. Barnes, G.D. Kilpatrick, R.C.H. Roberts, Th.C. Skeat, E. Turner.¹ Certes, les spécialistes ne sont pas unanimes en ce qui concerne la position précise qu'il convient d'assigner à tel ou tel papyrus à l'intérieur de ces limites chronologiques; mais celles-ci semblent suffisamment sûres.

Les papyrus qui entrent dans ce groupe, ce sont 11 fragments de l'Ancien Testament, 9 du Nouveau Testament, 3 d'apocryphes du Nouveau Testament, 4 du *Pasteur d'Herma*s et 2 d'un ouvrage inconnu. La plupart de ces fragments (dont certains sont très minces) nous sont parvenus à travers le marché antique, ce qui fait que nous ne possédons pas d'informations dignes de foi sur leur provenance. Font exception les textes trouvés à Oxyrhynchos.

Tout au début de son livre, p. 1 (1), Bagnall écrit:

« Le sujet de cet ouvrage, les premiers livres chrétiens d'Égypte, ne peut prétendre à l'originalité. La bibliographie de ces manuscrits est vaste et beaucoup de ces contributions sont savantes et même intelligentes. Si j'ose offrir quelques observations sur plusieurs aspects de ce domaine, ce n'est certainement pas parce que je crois être mieux informé que mes prédécesseurs sur les manuscrits littéraires chrétiens ou sur la production des livres dans l'antiquité; moins encore puis-je prétendre connaître mieux qu'eux la paléographie de ces manuscrits et les critères de datation de l'écriture. Pas du tout. Ce qui m'a amené à m'engager dans ce domaine intellectuel est mon inquiétude sur ce que je considère être le caractère trop fermé et l'absence de conscience de soi dans beaucoup de travaux sur ce sujet.

L'étroitesse de beaucoup de ces travaux a permis à leurs auteurs de parvenir à des conclusions que je crois profondément contraires aux réalités fondamentales du monde antique, contraires aussi à la probabilité ».

Polémiste efficace, redoutable par son intelligence et son esprit critique, Bagnall annonce là une discussion qui ne pourra faire que du bien à tout le milieu des papyrologues et des historiens de l'Église égyptienne.

Les vingt-neuf fragments de livres chrétiens dont on peut affirmer, avec un degré suffisant de probabilité, qu'ils ont été produits avant la fin du premier quart

¹ Un instrument utile – dont l'auteur s'est servi régulièrement – c'est le *Leuven Database of Ancient Books* (<http://www.trismegistos.org/ldab/>).

du III^e siècle, constituent une matière extrêmement délicate. Cela est dû à plusieurs facteurs, mais les facteurs décisifs, me semble-t-il, sont deux. D'un côté, il y a toujours des gens qui espèrent que de nouveaux textes, provenant d'une époque où les dogmes et l'Église institutionnelle ne s'étaient pas encore formés, nous montreront une religion chrétienne différente de celle que nous connaissons, une religion proche des gens, fondée sur l'amour, simple et forte à la fois. De l'autre côté, la composante anti-cléricale, toujours présente dans la culture occidentale, a pour conséquence une attitude méfiante à l'égard de cette vision des débuts du christianisme qui provient de l'enseignement traditionnel de la religion chrétienne. D'où l'empressement à accueillir toute thèse nouvelle, notamment celles qui s'appuient sur des données archéologiques ou de nouveaux textes. D'où, aussi, le plaisir qu'on trouve à montrer les erreurs de la tradition ecclésiastique. En témoigne la sensation qu'a faite récemment la publication d'une traduction anglaise de l'Évangile de Judas.

Une manifestation de l'excitation que suscitent les manuscrits chrétiens anciens, ce sont les prix qu'ils peuvent atteindre sur le marché noir antiquaire. (Pour les objets antiques, il n'y a pas, aujourd'hui, d'autre marché que le marché noir. Chaque pays en interdit la vente et l'exportation.) Pour le code copte contenant l'Évangile de Judas, on demanda d'abord trois millions de dollars; finalement, on se contenta de 300.000 dollars.

Naturellement, un codex entier et, qui plus est, un codex qui fait de Judas un héros positif de l'histoire du Salut, est autre chose que les fragments qui font l'objet du livre de Bagnall. Cependant, les savants qui déplacent la datation des minces fragments de l'Évangile de Matthieu conservés dans le Magdalen College d'Oxford du II^e siècle aux années Soixante-Dix du I^{er}, peuvent, eux aussi, faire sensation, bien que leur intention soit de tout autre nature: ils désirent en effet fournir des preuves matérielles en faveur de la vision traditionnelle des débuts de la prédication apostolique.²

À part les émotions, la question de la datation des fragments les plus anciens de livres chrétiens est très importante pour la recherche historique, car pour la période antérieure au dernier quart du II^e siècle, nous ne savons à peu près rien sur les chrétiens d'Égypte (à l'exclusion d'Alexandrie, qui dans l'antiquité, rappelons-le, ne faisait pas proprement partie de l'Égypte). Les fragments de livres chrétiens

² Bagnall, p. 38 (36), cite ironiquement un passage d'un livre de Carsten Peter Thiede et M. D'Ancona (*Eyewitness to Jesus*), qui décrit l'effet qu'aurait produit la découverte de la date véritable de ces fragments: « Ils (*scil.* les gens ordinaires après la 'découverte' de Thiede) ont été captivés par l'idée que les fragments avaient pu être lus par des hommes et des femmes qui avaient parcouru la Galilée avec Jésus et pleuré quand l'orage s'amoncelait au-dessus de la Croix sur le Golgotha » (p. 24).

peuvent devenir les seuls témoins de la présence de chrétiens en Égypte dans cette période, pourvu que leur appartenance à celle-ci soit prouvée.

Ce sont là des raisons suffisantes pour expliquer la chaleur des discussions concernant la datation de ces fragments. À cela s'ajoute le fait que la datation ne peut s'appuyer que sur les données paléographiques: or, l'utilisation de celles-ci est très difficile, comporte une marge non négligeable d'incertitude et de subjectivité, et peut aisément se prêter à des manipulations sous l'influence des émotions, de l'intérêt qu'un éditeur peut avoir à montrer que son texte est le plus ancien de tous.

Bagnall réunit les datations qui ont été retenues dans la Leuven Database pour les 29 papyrus en question, en les présentant dans le tableau suivant, p. 17 (17):

	Datés II ou II/III s.	Datés premier quart du III s.	Total
Ancien Testament	3	8	11
Nouveau Testament	3	6	9
NT-Apocryphe	1	2	3
Hermas	1	3	4
chrétien?	0	2	2
Total	8	21	29

L'examen effectué par Bagnall des fondements sur lesquels reposent les dates qui ont été assignées aux manuscrits enregistrés dans la première colonne, parvient à une réduction radicale: à son avis, un seul parmi ces huit papyrus chrétiens peut être daté de la première moitié ou du milieu du II^e siècle (il s'agit d'un apocryphe, P. Oxy. LX 4009); tous les autres ont été produits dans la période des grands changements qui coïncide en gros avec les années de l'épiscopat de Démétrios.

Pourquoi, pour une période très longue, ne possédons-nous de sources papyrologiques d'aucun genre, attestant la présence de chrétiens dans la *chōra* égyptienne? Cette question est débattue depuis longtemps. Les réponses qui ont été proposées jusqu'ici vont dans deux directions. D'un côté, on a soutenu qu'après l'insurrection juive du temps de Trajan, les chrétiens en Égypte étaient persécutés à cause de leurs liens – réels ou supposés – avec les milieux juifs. De l'autre côté, on a soutenu qu'en Égypte, les plus anciennes communautés chrétiennes étaient fortement influencés par le gnosticisme³ et que lorsque le gnosticisme fut éliminé du courant principal du christianisme, les chrétiens d'Égypte ont peut-être voulu se découper de leur passé hérétique. Bagnall va dans une tout autre direction: il pense que la raison pour laquelle, parmi les papyrus trouvés dans la *chōra*

³ Cependant, parmi les plus anciens fragments papyrologiques de livres chrétiens, il n'y a pas de textes ayant des traits gnostiques. Cela témoigne contre l'hypothèse selon laquelle le gnosticisme aurait été dominant parmi les premiers chrétiens d'Égypte.

égyptienne, il n'y a, pendant une longue période, ni de livres chrétiens, ni de documents mentionnant les chrétiens, c'est l'exigüité des milieux chrétiens en Égypte.

Dire que les chrétiens en Égypte, avant la fin du II^e siècle, étaient peu nombreux, n'est pas une nouveauté: tous les chercheurs l'ont dit. Bagnall, cependant, entreprend de traduire les mots « peu nombreux » dans le langage des chiffres. Il sait naturellement qu'il est impossible de connaître les chiffres exacts, mais, en utilisant des idées de Keith Hopkins et de Rodney Stark, il construit un « modèle de ce qu'ont pu être ces chiffres ». Voici en quoi consiste cette opération, qui peut être choquante pour des lecteurs non habitués aux procédés de la statistique. Le point de départ, ce sont deux prémisses qui ne suscitent pas de doutes: en l'an 40, dans l'ensemble de l'empire, le nombre de ceux qui croyaient au Christ était probablement autour de 1000; à la fin du IV^e siècle, ils étaient la majorité écrasante de ses habitants. À la suite de R. Stark, Bagnall admet que le taux de croissance annuelle du nombre des chrétiens ait été en moyenne de 3,4 %. Il admet en outre, suivant une opinion généralement acceptée, que la population de l'Égypte ait été 1/10 de la population de l'ensemble de l'empire romain: 5 millions et demi sur 55 millions. Les résultats des calculs de Bagnall concernant le nombre des chrétiens et le pourcentage par rapport à la population de l'Égypte sont indiqués dans un tableau à la p. 20 (20). Le voici:

Date	Nombre des chrétiens	% de la population
100	753	0,014
125	1 746	0,032
150	4 047	0,074
175	9 382	0,17
200	21 747	0,395
225	50 409	0,917
250	116 849	2,12

Le calcul du nombre probable des chrétiens en Égypte n'est pour Bagnall que le premier pas vers la solution des problèmes qui l'intéressent ici: combien de livres chrétiens circulaient en Égypte dans chacune des trois tranches chronologiques, I^{er}/II^e siècle, II^e siècle, II^e/III^e siècle? et par conséquent, quelles étaient les chances que des fragments de ces livres puissent se conserver sous le sable jusqu'à nos jours?

Période	Fragments de livres	% de chrétiens	Nombre probable de livres chrétiens
I/II	403	0,014	0,056
II	1 474	0,092	1,36
II/III	813	1,482	12

Il faut se demander qui, dans l'Égypte du I^{er} et du II^e siècle, avait la possibilité de posséder des livres chrétiens. À cette question, on peut répondre sans hésitation

et sans recourir à des modèles statistiques, que les communautés chrétiennes en possédaient certainement. En effet, il est difficile d'imaginer comment elles auraient pu organiser le culte (prières, administration des sacrements du baptême et de l'eucharistie, enseignement de la doctrine) sans posséder des livres (ce qui ne veut pas dire qu'elles aient dû posséder la Bible tout entière).⁴ Nous ne connaissons que très peu de choses au sujet des ressources économiques des églises de l'époque dont Bagnall s'occupe, mais nous pouvons constater que certains textes chrétiens nés à cette époque insistent sur l'importance de l'activité philanthropique, ce qui prouve que les communautés disposaient de ressources provenant des offrandes des fidèles. Il est permis de supposer qu'une partie de ces ressources servait à l'achat de livres. Les livres qu'une communauté achetait pouvaient ensuite circuler parmi ses membres.

Outre les communautés, les membres du clergé doivent, eux aussi, entrer en ligne de compte en tant qu'acheteurs potentiels de livres. Il est vraisemblable que dans bien des cas, les livres qu'ils achetaient devenaient, après leur mort, une partie de la propriété de la communauté.

Bagnall essaie d'établir quelle était la situation économique du clergé, en utilisant les recherches de Sabine Hübner, qui a réuni très soigneusement les données concernant les rémunérations que les membres du clergé recevaient pour leurs fonctions.⁵

Naturellement il faut tenir compte également de l'existence de chrétiens appartenant à des familles riches ou du moins aisées: ceux-ci pouvaient se permettre d'acheter des livres pour leurs lectures pieuses; et c'est dans cette couche sociale que se recrutait une grande partie du clergé, ou du moins la plupart des évêques.

Les livres étaient très coûteux, trop coûteux pour la plupart des lecteurs potentiels. Bagnall emploie son vaste savoir pour le démontrer: il réunit les informations qu'on peut trouver sur le prix des livres, celles sur les prix du papyrus et du parchemin et celles sur les honoraires des copistes (pour ce but, il utilise, entre autres, les données fournies par l'Édit du Maximum des prix de Dioclétien).

Au sujet des prix des livres, les données des sources sont malheureusement très maigres. L'information à la fois la plus connue et la plus ancienne est celle

⁴ Bagnall rappelle à plusieurs reprises que les livres de la Bible ne jouaient aucun rôle dans le processus de l'éducation scolaire, qui était le moteur principal du marché libraire. Cependant, il ne tient pas compte des besoins du culte. Certes, ces besoins n'avaient pas, pour le marché libraire, de conséquences comparables à celles qu'entraînait l'enseignement dans les écoles; mais ils étaient suffisamment contraignants pour rendre nécessaires la production et l'achat de livres.

⁵ S. Hübner, *Der Klerus in der Gesellschaft des spätantiken Kleinasien*, Stuttgart 2005. Je ne suis pas sûre que la recherche de S. Hübner et les conclusions que Bagnall en tire soient entièrement satisfaisantes au point de vue de la méthode, voir *JJP* 40 (2010), 249–266.

qu'on trouve dans un des apophtegmes de l'*Alphabetikon*, le n° 176, concernant Gelasios, un moine vivant en Palestine.⁶ Voici ce que raconte cet apophtegme. Gelasios était le propriétaire d'un codex en parchemin, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament et qui avait coûté 18 sous d'or. Il avait déposé ce codex dans l'église de sa communauté, afin que tout moine pût le lire. Un moine du dehors, qui était venu lui rendre visite, ne résista pas à la tentation de voler le codex, il l'emporta et il essaya de le vendre dans la ville voisine pour 16 sous d'or. Un homme qui était disposé à l'acheter alla chez Gelasios avec le codex, pour lui demander une estimation de sa valeur. Voyant son précieux codex, Gelasios demeura parfaitement calme, n'essaya pas de savoir qui était celui qui voulait le vendre à son visiteur, au contraire, il conseilla à celui-ci de l'acheter. Lorsqu'il eut appris quel avait été le comportement de Gelasios, le moine-voleur fut pris de remords, rendit le codex à son propriétaire légitime et devint un ascète parfait.

Utiliser ce récit dans une recherche concernant les prix réels des livres est une opération qui me laisse perplexe. Bagnall lui-même est conscient que cela ne va pas sans danger. Après avoir comparé le chiffre qui apparaît dans cet apophtegme et celui qui apparaît dans un passage de Jean Moschos (début du VII^e siècle), *Pratum Spirituale*, 134 (ici, il est question d'un codex du Nouveau Testament valant 3 sous d'or),⁷ Bagnall écrit, p. 52: « Ces chiffres ne sont pas forcément à prendre au pied de la lettre, la littérature monastique visant l'élévation de l'esprit et ayant tendance à l'embellissement, mais leur cohérence est impressionnante ». (Dans l'édition américaine, p. 51: « These figures need not be taken as factual, of course, coming as they do from spiritually improving monastic literature where exaggeration might have been useful for making a point, but their internal consistency is impressive ».) Moi, je serais plus sceptique, car dans l'apophtegme cité, le prix du codex n'est pas un élément marginal du récit, mais un élément « useful for making

⁶ Cet apophtegme faisait partie d'une collection qui circulait en Palestine dans la première moitié du VI^e siècle (il se trouvait dans un manuscrit qui, au milieu du VI^e siècle, servit à Pélage et Jean pour la traduction latine). Sur la date qu'on peut assigner à la composition des apophtegmes dont Gelasios est le héros, voir R.S. Bagnall, « Monks and Property: Rhetoric, Law, and Patronage in the *Apophthegmata Patrum* », *GRBS* 42 (2001), 19–20.

⁷ Voici ce que Jean Moschos raconte dans ce passage. Un anachorète pauvre désirait avoir un codex du Nouveau Testament. Il pria un autre moine de lui en chercher un. Cet intermédiaire trouva un moine riche qui avait un beau codex en parchemin, qu'il entendait vendre et qu'il estimait à trois sous d'or. Ayant appris qui était celui qui voulait acheter le codex, le propriétaire le lui envoya comme cadeau. Mais le destinataire du cadeau voulut payer. Il se fit embaucher comme ouvrier pour la construction du citerne d'eau dans le Sinaï; il gagnait cinq folles et se nourrissait avec dix grains de lupin par jour; de cette manière il réunit la somme pour payer le codex. Les chiffres dans ce récit – les 30 sous d'or et les dix grains de lupin – servent à souligner aussi bien la vertu du premier propriétaire du codex que celle de l'acheteur.

a point »: ce chiffre très élevé sert à souligner le caractère héroïque de la vertu de Gelasios.⁸

Je pense d'ailleurs que non seulement le prix du codex de Gelasios, mais ce codex lui-même appartient au monde de la fiction littéraire. Les *codices* contenant la totalité de la Bible étaient extrêmement rares dans l'antiquité tardive. Deux exemplaires de ce genre, produits au IV^e siècle, sont conservés, le *Codex Vaticanus* et le *Codex Sinaiticus*; leur haute qualité et leur caractère manifestement cérémoniel ont amené certains savants à les considérer comme deux des cinquante exemplaires qui furent produits en 332 à Césarée de Palestine sur ordre de Constantin le Grand;⁹ cette hypothèse est probablement fautive, mais en revanche, il est probable que ces cinquante *codices* devinrent des modèles pour la production de *codices* bibliques de luxe. Aucun témoignage ne prouve qu'avant le tournant constantinien, il y ait eu des *codices* renfermant toute la Bible.¹⁰ Le petit monastère palestinien de Gelasios n'était pas un endroit où la présence d'un énorme et luxueux codex en parchemin aurait été justifiée.

Exprimant mon scepticisme à l'égard du témoignage des *Apophthegmata patrum* et de celui du *Pratum spirituale*, je n'entends pas mettre en doute que Bagnall ait raison d'affirmer que les livres étaient coûteux et qu'au II^e, et même au III^e siècle, les livres chrétiens en circulation n'ont pu être très nombreux.

Est-ce que le développement du mouvement monastique au IV^e siècle et aux siècles suivants changea la situation dans le marché libraire? Bagnall a choisi – ainsi qu'il ressort de la p. 62 (59–60) – de ne pas s'engager dans une discussion approfondie de cette question et d'attendre la publication des nouveaux ostraca thébains. J'ai devant moi deux volumes, publiés tout récemment et contenant plusieurs centaines d'ostraca coptes des archives d'un moine, Frange, qui vécut entre la fin du VII^e et le début du VIII^e siècle dans l'ermitage thébain TT 29 et était un copiste professionnel.¹¹ C'est sans doute cette édition que Bagnall attendait, et son attente était d'autant plus justifiée que l'une des deux éditrices de ces ostraca,

⁸ Un autre apophtegme de la même collection est construit d'une manière analogue, bien qu'il ne s'agisse pas d'argent. L'apophtegme Ammoë 134 raconte ce qui suit: l'ascète portant ce nom mit 50 artabes de pain à sécher en plein air, puis, s'étant aperçu que dans les alentours, il y avait quelque chose qui pouvait nuire à son âme, il abandonna toute cette richesse en disant à ses disciples: « Allons-nous-en! ». Les spécialistes affirment qu'une artabe de froment ou de pain suffisait à peu près à nourrir un individu pendant un mois. Celui qui a écrit cet apophtegme a choisi un chiffre très élevé pour obtenir l'effet littéraire voulu. Il aurait pu écrire « une artabe », « deux artabes », mais cela n'aurait pas eu le même effet.

⁹ Voir Eusèbe, *De vita Constantini*, IV 34 et 36.

¹⁰ Voir les considérations très convaincantes de H.Y. Gamble, *Books and Readers in the Early Church. A History of Christian Texts*, New Haven 1995, 79–80.

¹¹ A. Boud'hors, Ch. Heurtel, *Les ostraca coptes de la TT 29. Autour du moine Frangé*, Bruxelles 2010.

c'est Anne Boud'hors, une spécialiste connue de l'histoire des livres coptes. Maintenant que cette édition a paru, je constate que la correspondance du moine-copiste Frange mentionne très souvent la transcription de livres, mais ne jette pas un jour entièrement nouveau sur la question de savoir qui commandait et lisait des livres. Maintenant comme auparavant, il semble bien que les moines-copistes aient travaillé surtout pour des moines. Cela ne doit pas nous surprendre: parmi les moines, il y avait beaucoup d'hommes assez riches.

Je ne comprends pas bien pourquoi Bagnall a été si prudent. Il me semble clair que la naissance des communautés monastiques a dû avoir pour conséquence une augmentation rapide et sensible du nombre des hommes lisant des livres chrétiens, et en même temps du nombre de ceux qui travaillaient à les copier.

Les textes littéraires – spécialement les textes pachômiens – aussi bien que les documents grecs et coptes nous montrent que dans le milieu monastique de l'antiquité tardive le « every day writing »¹² était normal, ainsi que la lecture quotidienne. Les dirigeants monastiques souhaitaient que ceux parmi les moines qui étaient analphabètes apprennent à lire; la pression du milieu et l'aspiration à y jouer un rôle important agissaient dans le même sens. Je vais citer des préceptes de la règle pachômiennne. *Praecepta*, 25: « Codicem si ad legendum petierint, accipient; et finita ebdomade, propter eos qui succedunt in ministerium, suo restituent loco ». *Praecepta*, 101: « Codices qui in fenestra, id est in risco parietis, reponuntur ad vesperum, erunt sub manu secundi qui numerabit eos et ex more concludet ». *Praecepta atque instituta*, 2: « Si codicem postulaverint, deferant eis ». Les monastères possédaient non seulement un exemplaire de la Bible destiné à la lecture publique, mais aussi une bibliothèque. Ils entraient en possession de livres de diverses manières, entre autres à la suite de legs ou de dons. Des témoignages intéressants, à cet égard, sont contenus dans les colophons de manuscrits coptes qui aujourd'hui se trouvent dans la collection Pierpont-Morgan: les colophons nous apprennent que ces manuscrits furent offerts au monastère de saint Michel à Hamouli ou au « Monastère Blanc », et que les donateurs – dans plusieurs cas des moines – les avaient commandés à des scribes (qui n'étaient pas nécessairement des moines, mais étaient souvent des membres du clergé) justement pour faire un don au monastère.¹³ Beaucoup de ces donateurs étaient eux-mêmes des moines – manifestement des moines riches. Certes, ces manuscrits sont tardifs, mais je ne vois pas de raisons pour penser que l'usage de donner des livres aux bibliothèques des monastères n'existait pas à une époque plus ancienne.

Le dernier essai (« La transformation du livre antique ») concerne l'histoire du codex par rapport au christianisme antique. Ce que Bagnall soutient ici repose

¹² C'est une expression employée par Bagnall dans le titre d'un autre livre important, qui a paru peu après celui dont il est question ici: *Everyday Writing in the Graeco-Roman East*, Berkeley 2011.

¹³ L. Depuydt, *Catalogue of Coptic Manuscripts in the Pierpont Morgan Library*, Leuven 1993.

en grande partie sur les résultats acquis par les spécialistes qui ont étudié l'histoire du livre aux temps de l'empire romain, mais ces résultats ne sont pas encore connus de tous ceux qui s'occupent de la culture antique. Pour beaucoup de ceux-ci, les thèses de cet essai seront des nouveautés. La plus importante consiste dans la conclusion qui ressort d'une confrontation entre le nombre des *codices* chrétiens et celui des *codices* païens découverts en Égypte: la différence est minime, ce qui prouve que – contrairement à ce qu'on a pensé pendant longtemps – il n'y a pas de rapport entre le christianisme et la naissance du codex en tant que forme du livre. Il est vrai cependant que presque tous les fragments bibliques trouvés en Égypte appartiennent à des *codices*. Il semble que les chrétiens aient adopté la forme du codex pour les « exemplaires publics », c'est-à-dire pour les exemplaires destinés à la lecture publique au cours des services liturgiques. Les exemplaires contenant l'ensemble des Saintes Écritures étaient toujours des *codices*.¹⁴

Quant à la question de savoir où est née l'idée de produire des livres sous la forme de *codices*, et non de rouleaux, Bagnall pense que cette innovation a dû apparaître d'abord à Rome, car il y avait dans cette ville une ancienne habitude consistant à se servir d'assemblages de tablettes. La diffusion de la forme libraire du codex fait partie, selon lui, du processus de romanisation de l'empire tout entier, y compris la partie orientale. Cette thèse me paraît très convaincante, et elle est importante pour la compréhension des transformations culturelles dans l'empire romain. Beaucoup de chercheurs, aujourd'hui, se rendent compte de la force du processus de romanisation dans la partie hellénophone du monde méditerranéen. La thèse de Bagnall s'insère dans cette tendance.

Moins convaincante me paraît la réponse que Bagnall donne à la question de savoir pourquoi l'emploi du codex s'est répandu si rapidement dans les communautés chrétiennes. Selon lui, la rapidité de ce phénomène aurait été due à l'influence de l'Église romaine. Cependant, rien n'indique que l'évêque de Rome ait eu la volonté et la possibilité d'agir sur cet aspect de la vie ecclésiastique dans l'ensemble de l'empire. Il était l'évêque de la première ville dans l'univers hiérarchique des villes du monde méditerranéen, mais il n'était pas le chef de toutes les communautés chrétiennes dans le domaine de la foi: d'autant moins avait-il à dire dans le domaine des *realia* matériels, tels que la forme des livres employés dans ces communautés. Il me semble qu'une hypothèse de Harry Y. Gamble est plus plausible: afin d'expliquer le phénomène en question, il faut, à son avis, le mettre en rapport avec le fait qu'il y a de bonnes raisons pour penser que la collection des épîtres de Paul – c'est-à-dire l'ouvrage chrétien qui fut le premier à acquérir le statut

¹⁴ Voir L.W. Hurtado, *The Earliest Christian Artifacts: Manuscripts and Christian Origins*, Grand Rapids, MI 2006, 53–61.

de livre inspiré – fut publiée dès le début sous la forme de codex.¹⁵ Larry W. Hurtado – dont le livre a été apprécié positivement et utilisé par Bagnall – a longuement examiné les objections qui avaient été faites à Gamble et est parvenu à la conclusion que l'hypothèse de ce savant fournit une explication satisfaisante.¹⁶

*

Le livre de Bagnall est mince et risque d'échapper à l'attention de ceux qui parcourent du regard les nouveaux livres exposés dans les librairies ou les bibliothèques. Je l'admire pour plusieurs raisons, entre autres parce que l'auteur n'a pas cédé au goût du milieu professoral pour les gros volumes farcis de notes qui servent surtout à faire étalage d'érudition.

Ce mince volume jouera un rôle important aussi bien dans la recherche que dans l'enseignement universitaire. Bagnall a su regarder son sujet non seulement d'une manière critique, mais aussi de très haut. Il ne s'est pas laissé fourvoyer par les discussions de détail, il n'a jamais perdu de vue son propos, celui de trouver, dans sa vision de la culture chrétienne antique, une place pour l'histoire du livre. Le lecteur sent que chaque phrase a été méditée, que chaque information est nécessaire. Ce livre apprend à penser historiquement. Il sera utile aux professeurs aussi bien qu'aux étudiants.

Ewa Wipszycka

e.wipszycka@uw.edu.pl

Institut d'Archéologie, Université de Varsovie
Krakowskie Przedmieście 26/28
PL 00-927 Varsovie

¹⁵ H.Y. Gamble, *Books and Readers in the Early Church. A History of Early Christian Texts*, New Haven–London 1995, 56–63.

¹⁶ Hurtado, *The Earliest Christian Artifacts*, 73–80.